

✦ *La vie du héros est-elle plus intéressante que celle du sage?*

HERCULE S'EST-IL PLUS AMUSÉ, reste-t-il plus inspirant, aurait-il davantage « emmerdé l'impossible » (Churchill), que Socrate? Lorsque Diogène prie Alexandre de seulement s'écarter de son soleil, qui est le conquérant? Leurs vies sont plus ou moins intéressantes, mais celle de Tarzan, par exemple, ne peut pas l'être. Car l'intérêt requiert le jugement (pour être révisablement « bien compris »), la socialité (pour instruire et valoir), et si l'on imagine notre surhomme seul dans sa jungle, on voit qu'il n'y a pas d'intérêt possible d'une vie à l'état de nature: pour qui ou pour quoi se sacrifier, se dépasser, là où il n'y a ni témoin de périple, ni au fond destin (quel marionnettiste imaginer tirer ses lianes?). Pas de légende sans loisir urbain. Et urbains, le héros et le sage le sont toujours, même si le premier pousse les murs de la conscience collective et le second finit par ne faire pleine société qu'avec soi. Peut-on alors comparer les finalités exemplaires qu'ils poursuivent et les passions estimables qui les animent?

Quel que soit le sens de « intéressant » (important, rentable, excitant...), intéresse ce qu'on peut s'appropriier, ce qu'un individu peut faire sien (même comme un simple objet de curiosité), même si par la suite il se trouve en dépendre, et s'y aliène. Une vie humaine n'est donc intéressante que si elle est jugée *appartenir d'abord à l'individu* qui la vit, s'il en est juge premier et toujours légitime (pas seulement locataire sous condition). Il y a donc une

tonalité laïciste-individualiste à la question même, car ni l'homme de foi qui croit devoir sa vie à Dieu (et donc la voudra fidèle et salutaire, et non d'abord stimulante ou variée!), ni le membre de la communauté traditionnelle qui vit son statut et son sort comme aussi naturels que son corps (et donc reçoit sa vie du sens collectif et juge la vie de son groupe seule sensée) ne penseront disposer assez de leur propre existence pour s'occuper de la satisfaire.

Avant de pouvoir parler de « vie » intéressante ou non (insignifiante, triviale...), ce sont les faits, occupations et incidents d'une vie qui le sont ou non. Un « passage », un épisode, une séquence, sont ainsi dignes d'attention et de récit ou non, mais que toute une vie comme telle puisse l'être signifie qu'on prend en compte la durée continue d'une existence, qu'on la ramasse en un seul événement significatif, bref *qu'il y a là une destinée au spectacle d'elle-même*. L'intérêt (ou non) d'une vie semble donc largement rétrospectif, voire posthume – mais on peut justement se demander l'intérêt de ne juger d'un intérêt que lorsqu'on s'est retiré des affaires, voire de l'être même et de toute présence possible. Car tout futur antérieur (« ma vie aura été palpitante ou morne... ») est ici pirouette ridicule ou complaisante. Seule une vie en cours est intéressée réellement à elle-même, et une vie comme activité assez consciente et durable (la vie du nourrisson n'est pas intéressante, car il n'a pas encore assez de mémoire propre pour la sanctionner d'un avenir délibérable, et inversement le grand vieillard n'a plus le temps de lui voir revenir ce qu'il aura su prêter de vie à la vie). Quel est donc le cours le plus intéressant d'une vie humaine? Car une vie ne vaut qu'actuelle, assez *à même elle-même* pour à la fois être vie dont travailler réellement l'intérêt et vie à laquelle aucun réel n'a intérêt jamais.



L'aventure héroïque de vivre est la plus intéressante,
car l'héroïsme est l'exploration du meilleur de l'homme.

Ce qui intéresse, c'est ce qui intrigue par sa nouveauté, stimule par son intensité, mobilise par sa richesse. Il n'est pas alors difficile de voir que la plus variée, la plus aiguë et la plus occupée d'elle-même des formes de vie est celle de *l'explorateur*. Une nature inviolée, des peuples insoupçonnés, des voies périlleuses, des rivalités sublimes, tout cela renvoie au principe même de l'humanité, celui du marathonien curieux, du colonisateur ontologique de la Vallée du Rift, de l'hominien en quête du monde comme niche de pensant. Le « puisque la nature est arrivée là, pourquoi pas moi ? », dit bien cette sorte de *voyage d'études du vivable* qu'est l'exploration humaine. Car ce ne sont pas seulement les milieux spontanément inaccessibles que ce baroudeur visite, mais bien ce qui lui est donné à vivre, qu'il survole là où tout autre le rampe, fore où chacun piétine, pratique un rallye-raïd dans le communément refoulé ! Mais toute exploration n'est pas noble, ni même féconde : le marchand actif n'explore que de nouvelles voies commerciales, le missionnaire ne fraye que les voies d'un Très-Haut, l'alpiniste ou le spéléologue n'est qu'une sorte d'acrobate ou de contorsionniste du corps de la nature. Quelque chose manque, qui fera le héros, explorateur des Causes.

L'explorateur pur a souvent le sillage ingrat (et le voisinage mortel !). Il ne fait souvent bon vivre pour personne dans ses expédients fabuleux ou tragiques. Car il ne vit que de découvrir, et n'a sauvé de rien : il dresse sa sauvagerie contre celle du monde, et n'est pas ce civilisateur par principe qu'est le héros. Il est un cerveau (sur semelles) qui corrige le monde en exploitant systématiquement sa propre situation. Son courage ne défend que la survie de sa propre possibilité. L'héroïsme, à l'inverse, (même celui, lourdaud et benêt, d'un Hercule) a toujours la colère *généreuse* (comme un cœur « s'éveillant à ses propres coups » dit Alain dans *Les Dieux III*), l'élan *methodique* (comme un plan d'urbanité), l'athlétisme *rayonnant*

(récoltant exemplairement le corps qu'il sema). Il nourrit moins la légende que d'abord ses auditeurs mêmes. Ainsi, même quand deux vertus civilisatrices lui manquent (l'élégance et la douceur – ses exploits géométrisent trop d'espace pour jouer la finesse, et seul le manque de temps peut-être l'empêche d'être cruel), le héros a la seule qui compte, la virtuosité = il ne supporte que *l'action parfaite*. Simplement passable, il mourrait aussitôt; il se met la barre là où seul le meilleur de soi peut la franchir. Le héros est donc comme un explorateur saint et génial (il n'est pas plus tenté par le mal que l'homme de la pure charité, il ne fait pas plus de complexes devant la complexité que l'homme de l'inventivité pure). Il a donc clairement tout pour que vive le passionné.

Mais il y a trois choses qui ruinent l'intérêt de la vie héroïque, et vont favoriser d'autant les prétentions de la sagesse. D'abord que le héros est l'homme d'une colère (d'une énergie exclusivement vouée à réparer un tort interhumain), c'est-à-dire d'un ressentiment – si loyal ou noble soit-il: son sang-froid même est au service d'une irritation supérieure, et, contrairement au sage, il n'y a pas de héros impartial, ni, donc, juste. Le mépris de la mort propre cesse d'être beau dès qu'il s'élargit en indifférence à la mort d'autrui (la témérité écrase souverainement tous ceux autour pour qui le courage reste un problème). Ensuite le héros vaut la cause qu'il défend, et si le mépris de la mort peut en effet faire vivre n'importe quelle cause, cela confirme la possibilité héroïque de donner sa vie pour n'importe quel sens de la vie. La valeur d'un don (comme un racket, ou un mécénat diabolique, le montre) ne peut à lui seul donner sens à ce qui en bénéficie – et même la puissance de l'amour n'anoblit en rien le profit qu'être aimé en tire. Enfin, le héros *vivant de miser sa mort* (et ne mimant certes pas de la viser!), soulève le paradoxe de l'intérêt réel d'une vie que tend à interrompre la poursuite même de cet intérêt. L'intérêt d'une vie posthume se conçoit peut-être chez le saint (qui eut assez de grâce dans l'action sur lui-même pour garder relique efficace!) et le génie (qui, par son œuvre, survit dans des attentions réelles à elle, là où le pur coup d'éclat du héros reste au

mieux imaginable, mais en rien perceptible!), mais l'intérêt exclusif d'avoir été un héros est nul (car quel désir survit au désirant, quelle curiosité au curieux?). Comment prétendre trouver intérêt à une vie qu'il ferait ainsi bon perdre?

Seule la sagesse rend les divers intérêts
de vivre intéressants, en calculant leur souhaitable
convergence et modérant leur prétention même
à nous satisfaire!

Car les demi-dieux que sont les héros ont l'ambiguïté des dieux eux-mêmes. Là où le saint méprise le mal, le héros ne méprise que son mal. Là où le génie est simplement sans honte devant l'inconnaissable, le héros témoigne plutôt d'impudence devant l'infaisable. Avoir la mort facile, est-ce à proportion mériter son immortalité? On peut en douter, car si la bravoure et l'endurance du héros le rendent incontestablement libre (rien de ce qui tient les hommes par la souffrance ne peut plus rien contre lui), cette liberté n'a plus rien d'humain (si, comme dit Kant, nous reconnaissons au plaisir que nous y prenons l'intérêt de rester dans un état, et donc à la douleur l'intérêt contraire de l'interrompre ou l'éviter, celui pour qui souffrir ne signifie plus rien n'aura plus de raison de changer d'humeur; il ne déchiffrera pas plus ses motivations propres que l'autiste l'expression affective d'autrui). On peut en douter aussi, car le héros ne respecte la morale qu'en bafouant le droit. Il ne s'attaque au mal (remarque Madeline Dixneuf) qu'avec des forces propres et privées, court-circuitant toute puissance institutionnelle pour le meilleur comme pour le pire: quand Robin des Bois aurait réussi à redistribuer aux pauvres l'argent des riches, comment imposerait-il ensuite la juste proportionnalité d'un taux d'imposition à ces ex-pauvres? On est un peu là comme avec les braves défenseurs du droit de vie des loups, désespérant de le voir appliqué entre loups eux-mêmes.

C'est pourquoi, contre toute apparence, la sagesse est la plus palpitante des perfections. D'une part, et peut-être avant tout, parce qu'au moins *la lucide sérénité du sage* donnera par principe à ses intérêts de vivre, si réduits et moqués soient-ils, la transparence, la stabilité et la cohérence que lui envieront toujours le héros, le génie et le saint lui-même (lui, toujours menacé d'un retrait de la grâce, et humilié par la risible finité de l'inlassable bien qu'il fait). Ensuite, le sage sait exactement ce qu'il peut, car il distingue, dans son sacerdoce de la vérité objective, ce que cette dernière doit à la complexité du réel (qu'il renonce aussitôt à discuter) et ce qu'elle doit à l'hygiène de l'esprit (qu'il assume avec la parfaite impartialité d'un mort). Car le sage fait vivre à partir de lui la raison à la fois librement et nécessairement, car lui est justement indifférente la question de savoir (comme dit Jean-Michel Besnier) si cette raison est en chacun comme une décision à prendre (au vu des terribles effets de la déraison contraire) ou comme un programme à laisser se déployer (comme une petite armée de principes, dont il doit seulement veiller à tenir la ligne). Le sens ultime de l'existence de la raison n'importe justement pas au sage (l'objectivité ne pourrait se fonder objectivement sans pétition de principe, comme le remarque Comte-Sponville), seule la valeur de son usage le retient (il lui faut être objectif dans tout ce qui en relève, et pardonner au reste).

Mais l'intérêt d'être un sage est bien paradoxal, car l'indifférence est un bien étrange remède à l'ennui (tourner le dos à tout ce qui s'avère mirage ou prétention, c'est vider de toute présence personnelle son champ de vision), comme le silence l'est à la solitude (le relativiste conséquent n'affirme volontiers que ce que tous accorderaient objectivement, qui n'existe évidemment pas, et se tait donc sans remède), comme l'abstention à l'angoisse (le sage se déprend de tout pour tout... comprendre). Le sage se veut quelconque au point de n'être que la raison en lui. Il ne juge tout que depuis la condition humaine, sans même pouvoir se prendre pour elle. D'ailleurs, les intérêts de l'homme de la raison appartiennent moins à lui qu'à elle!

Car c'est la raison qui mène en nous la vie des intérêts (comme, dit Kant, les intérêts au vrai, au bien, au beau...), de sorte qu'ils ne nous mènent pas en retour, mais cette raison a elle-même des intérêts...
contradictaires!

Une vie intéressante est moins une vie irrésistible qu'une vie qui justement résiste, se résiste, surmonte in extremis le problème qu'elle redevient sans cesse pour elle-même. Au fond la seule chose qui importe et passionne, c'est la « résilience » d'une contradiction centrale. Et les contradictions internes de la raison hantent la vie du sage: la raison spéculative, note Kant, vise à la fois dans le réel à saisir son ordre (ce qui requiert effort d'unité des conceptions, de simplicité de la synthèse) et son infinité (ce qui exige à l'inverse spécialisation sans fin dans l'épuisement de la diversité): le même tout des choses a toujours à la fois la densité de sa compréhension et l'ampleur de son extension. De même, dit-il, l'effort théorique de la raison la soumet à la féconde hétéronomie de l'objectivité, là où son effort pratique requiert à l'inverse sa rigoureuse autonomie. Enfin, dans sa saisie esthétique des formes « intéressantes », la raison hésite entre la beauté de son mariage avec l'imagination et le sublime de leur divorce. Le sage vit en direct, et sur tous ses plans, la désunion de la raison avec elle-même (car la raison est, en chaque domaine, la seule idée possible de la totalité des conditions – qu'elle ne peut pourtant jamais saisir!). Mais l'immense avantage de chercher à réduire un désaccord avec soi-même plutôt qu'avec autrui est qu'on n'y risque de vexer ni flatter personne!

Il ne doit pas y avoir une forme intéressante de vie, dit Vincent Dupuy, mais seulement une puissance intéressante, en chaque vie, de parcourir ses diverses formes. Car il n'y a pas de formule de vie parfaite, toute forme déterminée ruinant à sa façon sa propre perfection. Ainsi, le héros meurt trop jeune pour simplement vivre sa vie parfaite, le saint tient trop peu sa perfection de lui-même

pour oser en jouir, le sage désespère logiquement du sens même de son deuil du sens, le génie enfin doit lui aussi, comme ses suiveurs ébahis, difficilement pénétrer ses œuvres pour se trouver intéressant ! Il faudrait ainsi pouvoir n'être héros que le temps de l'exploit, saint le temps de la détresse, sage celui de la désillusion, génie celui de l'émergence, et recommencer à loisir. Mais que vaudrait ce jeu de perfectionnements tournantes ?

À moins qu'il n'y ait, plus radicalement encore (comme le dit Alexis Durand), d'intéressante que l'invention de nouvelles possibilités de vie. L'esprit humain n'instaure pas de formes inédites de vie (même celle du consommateur mondialisé, ou du prothétique branché !) sans exercer ce pouvoir sous la condition d'un principe (l'idéal de perfusion informationnelle ou la généralisation de l'aide de corps !). « La pensée n'affirme la vie », même chez Nietzsche, (avec l'ironique souveraineté d'un Zarathoustra) que dans les formes dont d'abord elle voit et fixe l'intérêt (même une formule de « surhumanité » - pour ne pas réduire la « grande santé » à l'Éternel Retour d'une pathologie – doit se calculer et négocier âprement). Quoi qu'il en soit, ici, l'intérêt d'une vie n'est plus décidable à l'avance, puisque seule la pensée en acte de son affirmation serait décisive.



C'est d'ailleurs moins « la vie » qui intéresse le héros et le sage que, respectivement, la raison de vivre et la vie de la raison.

Chez le héros, quand la force fait absolument tout ce qu'elle peut, elle n'a plus au-dessus d'elle que la Providence et le hasard, dont elle n'a que dire. Et l'héroïsme rajeunit la liberté, même si cette dernière va jusqu'à le détruire.

Chez le sage, quand la raison comprend absolument tout ce qu'elle doit, elle n'a plus au-devant d'elle que la violence et la folie, dont elle n'a que faire. Et la sagesse aguerrit la vérité, même si cette dernière s'en moque.

Justice, Travail, Histoire

L'un, le héros, jette une sorte de regard crépusculaire sur l'aube ;
et le sage, à l'inverse, un regard auroral sur le crépuscule. Mais entre
ces deux sublimes solitudes, que ta vie, toute sa journée, en aime
d'abord une autre.